

Nancy Farmer

La maison du scorpion



El Patròn a cent quarante ans et il est l'homme le plus puissant du monde. Il règne sans partage, depuis son luxueux palais décoré de son emblème, le scorpion, sur Opium, ce nouveau pays créé au XXI^e siècle, entre le Mexique et les États-Unis, entièrement dédié à la culture du pavot et à l'enrichissement des trafiquants de drogue. Quand il mourra, il emportera dans sa tombe ses richesses mais aussi ses serviteurs, sa maisonnée, comme les pharaons et les anciens rois chaldéens. Mais, pour l'heure, El Patròn n'a pas l'intention de mourir. Il veut vivre neuf vies, comme les chats et les démons. C'est à cela que servent les clones, des réservoirs d'organes jeunes et sains, des presque humains que l'on décérèbre à la naissance. El Patròn est si orgueilleux qu'il a exigé que Mattéo, son clone, fasse exception à la règle et grandisse avec son cerveau. Le problème, c'est que, quand on a un cerveau, on s'en sert.

Présentation du livre sur le site de *l'école des loisirs*

Sommaire des pistes

1. Ce qu'ils en pensent
2. Clones et C^{ie}
3. La science-fiction
4. La drogue
5. Réfléch'lire

Signification des pictogrammes



Renvoi aux documents mis en **annexes**.



Contactez-nous : web@coledesloisirs.com



1 Ce qu'ils en pensent

Avant de faire commencer la lecture du roman par vos élèves, faites-leur découvrir quelques critiques le concernant (vous les trouverez **en annexe**). Demandez-leur de rédiger quelques lignes sur ce qu'ils pensent qu'ils vont trouver dans ce livre et sur les chances que son contenu a de leur plaire, compte tenu des avis qu'ils ont lus à son propos.

Après la lecture, vous leur proposerez de revenir sur ce qu'ils ont écrit et de confirmer ou d'infirmer leur prévision. Ils pourront aussi, à leur tour, rédiger un jugement argumenté sur le roman.

2 Clones et C^{ie}

Créer une personne semblable à soi en tous points, un double parfait, certains en ont rêvé, d'autres ont essayé d'y parvenir. Cette technique s'appelle « le clonage ». Le clone obtenu à partir d'une cellule d'un individu disposerait du même patrimoine génétique que son modèle original.

Le clonage, mythe ou réalité ?

Pour lancer le débat, vous pouvez visionner l'émission sur le clonage du programme bien connu « **C'est pas sorcier** ».

Imprimez ensuite les témoignages recueillis sur le forum de momes.net à propos du clonage. Ils seront une excellente base de travail pour rechercher les arguments pour et contre, et continuer ensuite la discussion.

À toutes fins utiles, vous trouverez **au bout de ce lien** une sélection d'ouvrages de réflexion autour du clonage.

3 La science-fiction

Les récits de science-fiction donnent à connaître des événements qui se déroulent dans un univers différent (parfois très différent) de celui dont le lecteur a l'expérience directe, ou qu'il sait être la réalité d'autres hommes en d'autres lieux. L'essentielle différence de cet univers-là, c'est qu'il est en principe à venir, qu'il est pour demain ou pour après-demain. Mais ce qui s'y passe est soumis aux lois scientifiques et peut s'expliquer par des innovations techniques, quand ce n'est pas par des évolutions dont on peut, aujourd'hui même, constater les prémices. Au contraire des récits merveilleux et des récits fantastiques, les récits de science-fiction invitent le lecteur à comprendre les phénomènes étonnants auxquels il assiste. Par cette possibilité de compréhension fondée sur la science, les récits de science-fiction s'apparentent aux récits réalistes.

Les récits de science-fiction racontent souvent les dérives d'un Progrès censé nous faciliter la vie, et s'apparentent ainsi à des récits exemplaires. Pour faire découvrir ce genre, vous trouverez **en annexe quelques activités que vous pourrez réaliser avec vos élèves**.



<http://lesmax.fr/1j7bL3F>

<http://lesmax.fr/1a0nreV>

<http://lesmax.fr/1gywprB>

<http://lesmax.fr/17WcOo1>

<http://lesmax.fr/1cIzAr0>

4 La drogue

Le roman de Nancy Farmer se déroule dans un pays imaginaire, entre le Mexique et les États-Unis. Mais si le pays est imaginaire, les problèmes et les questions qu'il soulève sont bien réels. Ainsi, le centre de l'Amérique est bien particulièrement touché par la production et le trafic de drogue (ce n'est pas la seule région, évidemment). Mais qui sont ces cartels de la drogue ? Pour le savoir, **cette courte explication bien claire**.

Ces cartels sont souvent violents comme le laisse entendre le roman et tentent de s'implanter toujours plus solidement comme l'expliquent **ces deux articles que vous pouvez imprimer**. Il faut dire que les bénéfices liés à ce trafic sont énormes, **comme vous pouvez le voir sur ce site**, ainsi que les dommages causés par les drogues.

5 Réfléch'lire

La maison du scorpion soulève beaucoup de questions auxquelles il est intéressant de tenter de répondre.

Comment El Patròn a-t-il atteint l'âge de 140 ans ? Aimerais-tu l'atteindre ?

Comment et pourquoi El Patròn est-il le maître d'Opium ?

Comment a-t-il recruté ses gardes personnels ?
Est-ce une bonne méthode ?

Pourquoi veut-on empêcher les clones de penser ?
Pourquoi Mattéo a-t-il gardé toutes ses facultés ? Est-ce que ce fut une bonne idée de la part d'El Patròn ?

Pourquoi les clones sont-ils rejetés ? Est-ce que cela arrive (est arrivé) dans la réalité que certaines personnes soient moins considérées que d'autres ? Si oui, explication.

La liberté se trouve-t-elle de l'autre côté de la frontière ?
Comment expliquer cela ?

Quels sont les personnages du roman que tu as trouvés les plus libres ? les plus attachants ? les plus détestables ?

Mais certains (plusieurs) personnages ont à la fois un côté sombre et un côté lumineux. Lesquels ?

La fin est-elle optimiste ou pessimiste ? Les choses ont-elles changé ?
Les choses vont-elles changer ?

Quels sont les personnages qui ont « gagné » quelque chose à la fin du roman ? Quels sont ceux qui ont « perdu » quelque chose ?

Critiques

Par lebonheurdujour, le 09 août 2010

Un roman très intéressant, qui met en scène beaucoup de choses, et notamment les problèmes du clonage, mais pas que. La morale de ce livre est pour moi : l'ignorance des gens engendre le racisme (sous toutes ses formes) et je reprendrais une phrase de la quatrième de couverture qui résume tout : « le problème, c'est que, quand on a un cerveau, on s'en sert. »

Par Nightfall, le 27 août 2011

Ce livre est exceptionnel !! Il aborde des sujets tels que le trafic d'organes au Mexique (via des clones, en l'occurrence), le trafic de drogue, le totalitarisme, le rejet des êtres différents de soi... Les scènes sont parfois crues, mais l'histoire est cohérente, novatrice et très intéressante.

Par GrumpfLaNouille, le 20 octobre 2012

J'ai adoré ce livre, mais je le déconseille aux âmes sensibles, étant très violent pour un psychisme fragile. C'est ici une critique virulente de ce qui pourrait être une des principales utilisations du clonage. On suit la vie d'un jeune clone d'un homme puisant ses richesses des champs de pavots. Il se sert de ses clones pour renouveler son vieux cœur. Je ne vous révèle pas la suite, pleine de péripéties.

Par Noaptea, le 06 mai 2010

Extraordinaire roman qui traite d'une multitude de points et peut être lu sous divers angles.

Avis recueillis sur <http://www.babelio.com/livres/Farmer-La-maison-du-scorpion/85771>

Comment reconnaître un texte de science-fiction ?

Activité 1

Tu vas lire attentivement les débuts des romans suivants. Tu devras justifier leur classement dans la catégorie « science-fiction » sur la base de ce que ton professeur vient de te faire découvrir.

Pour rappel

Les récits de science-fiction donnent à connaître des événements qui se déroulent dans un univers différent (parfois très différent) de celui dont le lecteur a l'expérience directe, ou qu'il sait être la réalité d'autres hommes en d'autres lieux. L'essentielle différence de cet univers-là, c'est qu'il est en principe à venir, qu'il est pour demain ou pour après-demain.

Mais ce qui s'y passe est soumis aux lois scientifiques et peut s'expliquer par des innovations techniques, quand ce n'est pas par des évolutions dont on peut, aujourd'hui même, constater les prémices. Au contraire des récits merveilleux et des récits fantastiques, les récits de science-fiction invitent le lecteur à comprendre les phénomènes étonnants auxquels il assiste. Par cette possibilité de compréhension fondée sur la science, les récits de science-fiction s'apparentent aux récits réalistes.

Les récits de science-fiction racontent souvent les dérives d'un Progrès censé nous faciliter la vie, s'apparentant ainsi à des récits exemplaires.

(1)

Chapitre 1 Le jour de la Cérémonie

A part celle du clocher, il y avait cinq horloges dans le village qui donnaient l'heure exacte, et mon père en possédait une. Elle était sur le dessus de la cheminée dans le salon, et tous les soirs avant de se coucher, il prenait la clé dans un vase pour la remonter. Une fois par an, l'horloger venait de Winchester au petit trot sur un vieux cheval, pour la nettoyer, la huiler et la régler. Après cela il buvait une tisane de camomille avec ma mère en lui racontant les nouvelles de la ville et ce qu'il avait appris dans les villages qu'il avait traversés. Mon père, s'il n'était pas occupé au moulin, disparaissait à ce moment-là en faisant quelques réflexions méprisantes sur les commérages; mais plus tard, dans la soirée, j'entendais ma mère lui rapporter les histoires. Il ne montrait pas beaucoup d'enthousiasme, mais il les écoutait.

Le grand trésor de mon père, cependant, n'était pas l'horloge, mais la Montre. Celle-ci, horloge miniature avec un cadran de moins de trois centimètres de diamètre et un bracelet permettant de la porter au poignet, était conservée dans un tiroir de son bureau fermé à clé, et sortie seulement pour de rares occasions, comme la Fête de la Moisson ou une Cérémonie. L'horloger n'avait le droit de la voir que tous les trois ans, et ces fois-là, mon père restait près de lui à l'observer pendant son travail. Il n'y avait pas d'autre Montre dans le village, ni dans aucun des villages voisins. L'horloger avait dit qu'il y en avait plusieurs à Winchester, mais aucune aussi belle que celle-là. Je me demandais s'il le disait pour plaire à mon père qui certainement aimait l'entendre, mais je crois que c'était vraiment un très bel ouvrage. Le corps de la Montre était d'un acier bien supérieur à tout ce qu'ils pouvaient faire à la forge d'Alton, et le système à l'intérieur était une merveille de complexité et d'ingéniosité. Sur le cadran était imprimé Anti-magnétique Incabloc, ce qui devait être selon nous le nom de l'artisan qui l'avait faite autrefois.

L'horloger était venu la semaine précédente, et j'avais eu l'autorisation de le regarder un peu nettoyer et huiler la Montre. Ce

spectacle me fascina et après son départ mes pensées furent continuellement habitées par ce trésor désormais enfermé dans son tiroir. On m'interdisait bien sûr de toucher au bureau de mon père, et l'idée d'en ouvrir un tiroir clos n'aurait pas dû m'effleurer. Néanmoins, elle persistait. Au bout d'un jour ou deux, je dus admettre que c'était seulement la crainte d'être pris qui me retenait.

Le samedi matin je me trouvais seul à la maison. Mon père était au moulin, occupé à moudre, et les domestiques - même Molly qui normalement ne quittait pas la maison dans la journée - étaient partis aider. Ma mère rendait visite à la vieille Mme Ash qui était malade et allait mourir. J'avais fini mon travail, et il n'y avait rien qui m'empêchât de sortir par ce beau matin de mai pour retrouver Jack. Mais ce qui m'occupait complètement l'esprit, c'était la pensée que j'avais une occasion de regarder la Montre, avec peu de crainte d'être surpris.

La clé, avais-je observé, était avec les autres dans une petite boîte près du lit de mon père. Il y en avait quatre, et la troisième ouvrit le tiroir. Je sortis la Montre et la contemplai. Elle ne fonctionnait pas, mais je savais qu'on la remontait et mettait les aiguilles en place grâce au petit bouton sur le côté. Si je la remontais seulement de deux tours, elle s'arrêterait assez vite, au cas où mon père voudrait la regarder plus tard dans la journée. Je le fis donc et écoutai son doux tic-tac régulier. Puis je mis les aiguilles à l'heure. Il ne me restait plus qu'à la fixer à mon poignet. Même attachée au dernier trou, la lanière de cuir était lâche; mais je portais la Montre.

Ayant satisfait ce que j'avais pensé être une ultime ambition, je trouvai, comme c'est souvent le cas, qu'il me restait encore quelque chose à faire. La porter était un triomphe, mais être vu avec...J'avais dit à mon cousin Jack Leeper que je le retrouverais ce matin-là, dans les vieilles ruines au bout du village. Jack, qui avait presque un an de plus que moi et devait être présenté à la prochaine Cérémonie, était la personne que j'admira le plus après mes parents. Sortir la Montre de la maison, c'était ajouter l'énormité à la désobéissance, mais au point où j'en étais, ça m'était plus facile de l'envisager. Ma décision prise, j'étais prêt à ne pas perdre le temps précieux dont je disposais.

J'ouvris la porte, enfonçai la main portant la Montre dans la poche de mon pantalon, et courus dans la rue.

Le village était situé à un carrefour; la route où se trouvait notre maison suivait la rivière(qui faisait tourner le moulin, bien sûr) et la seconde la croisait au gué. Près du gué il y avait un petit pont de bois pour piétons, et je le traversai vite en remarquant que la rivière était plus haute que d'habitude à cause des pluies de printemps. Ma tante Lucy approchait du pont au moment où je le quittai à l'autre bout. Elle me cria le bonjour et je lui répondis après avoir pris soin de changer de côté. La boulangerie était là, avec des plateaux de brioches et de gâteaux, et il était plausible que j'aie dans cette direction: j'avais deux ou trois pièces dans ma poche. Mais je la dépassai en courant et ne ralentis pas avant d'avoir atteint le point où les maisons se raréfiaient et flissaient par laisser place à la campagne.

Les ruines étaient à une centaine de mètres au-delà. D'un côté de la route s'étendait le pré de Spiller, avec des vaches en pâture, mais de mon côté il y avait une haie d'épines entourant un champ de pommes de terre. Je passai par une trouée sans regarder, absorbé par ce que j'allais montrer à Jack, et je fus surpris un instant plus tard par un cri derrière moi. Je reconnus la voix de Henry Parker.

Henry, comme Jack, était mon cousin - je m'appelle Will Parker - mais contrairement à Jack, ce n'était pas un ami. (J'avais plusieurs cousins dans le village: les gens n'allaient généralement pas se marier loin.) Il avait un mois de moins que moi, mais était plus grand et plus fort, et nous nous détestions d'aussi loin que je me souviens. Quand nous en arrivions aux mains, comme c'était souvent le cas, j'étais physiquement dominé, et devais me fier à l'agilité et à la rapidité si je ne voulais pas être battu. Avec Jack j'avais appris un peu la technique de la lutte, ce qui, l'année passée, m'avait permis de mieux me défendre, et lors de notre dernier affrontement, je l'avais projeté suffisamment fort pour lui couper le souffle et le laisser pantelant. Mais pour la lutte on a besoin des deux mains. J'enfonçai la main gauche plus profondément dans ma poche et, sans répondre à l'appel, je courus vers les ruines.

Il était plus près que je ne le pensais cependant, et il courut

derrière moi en vociférant des menaces. J'accélérai, me retournai pour évaluer mon avance, et glissai sur une plaque de boue. (Il y avait des pavés dans le village, mais quand on en sortait, la route était dans son mauvais état coutumier, aggravé par les pluies.) Je fis des efforts désespérés pour garder l'équilibre, mais n'y parvins pas, et je sortis mon autre main pour contrebalancer. En conclusion, la glissade s'acheva à plat ventre dans la boue. Avant que je puisse reprendre mes esprits, Henry s'agenouillait sur moi et appuyait sur ma nuque en m'enfonçant le visage dans la boue.

Cette occupation aurait dû normalement le contenter quelque temps, mais il avait trouvé quelque chose de plus intéressant. J'avais instinctivement utilisé mes deux mains pour me protéger en tombant, et il avait vu la Montre à mon poignet. En un instant, il me l'arracha, et se releva pour l'examiner. Je me remis debout et tentai de la récupérer, mais il la tint au-dessus de sa tête hors de ma portée.

Je dis, haletant : « Rends-moi ça ! »

« Elle n'est pas à toi », dit-il. « Elle est à ton père. »

J'étais terrifié à l'idée que la Montre ait pu s'abîmer, peut-être même se casser dans ma chute, mais j'essayai quand même de mettre une jambe entre les siennes pour le faire tomber. Il para le coup, et en reculant il me dit :

« Ne t'approche pas. » Il bomba le torse, comme s'il se préparait à jeter une pierre. « Sinon je vais voir à quelle distance je peux la lancer. »

(2)

Chapitre un

On était presque en décembre et Jonas commençait à avoir peur. Non, ce n'est pas le bon mot, pensa Jonas. La peur, c'était ce sentiment de nausée profonde quand on pressentait que quelque chose de terrible allait arriver. C'est ce qu'il avait ressenti un an auparavant lorsqu'un avion non identifié avait survolé la communauté à deux reprises. Il l'avait vu les deux fois. Jetant un coup d'œil vers le ciel, il avait vu passer l'appareil effilé - presque flou à la vitesse à laquelle il volait - et une seconde après il avait entendu la déflagration qui avait suivi. Et puis de nouveau le même avion, un instant plus tard, mais dans l'autre sens.

Au début, il avait été fasciné. Il n'avait jamais vu d'avion de si près car le règlement interdisait aux pilotes de survoler la communauté. De temps en temps, quand un avion de marchandises venait se poser sur la piste d'atterrissage de l'autre côté de la rivière, les enfants prenaient leurs vélos et allaient sur la berge assister, intrigués, au déchargement puis au décollage, qui se faisait toujours vers l'ouest, à l'opposé de la communauté.

Mais l'avion de l'an dernier était différent. Ce n'était pas un de ces avions de marchandises trapus, au ventre renflé, mais un monoplace au nez pointu. Jetant un regard inquiet autour de lui, Jonas avait vu les autres - les adultes comme les enfants - interrompre ce qu'ils étaient en train de faire et attendre, perplexes, qu'on leur explique cet événement effrayant.

Et puis on avait ordonné à tous les citoyens de se rendre dans le bâtiment le plus proche et d'y rester. «IMMÉDIATEMENT», avait dit la voix qui grinçait dans les haut-parleurs. «LAISSEZ VOS VÉLO LÀ OU ILS SONT. »

Jonas avait aussitôt obéi et il avait laissé tomber son vélo sur le chemin qui se trouvait derrière son habitation familiale. Il était rentré à la maison en courant et était resté là tout seul. Ses parents étaient tous les deux au travail et sa petite sœur, Lily, au Centre des enfants

où elle allait tous les jours après l'école.

En regardant par la fenêtre, il n'avait vu personne: ni les agents de nettoyage, ni les jardiniers, ni les équipes de livraison des aliments, rien de la foule affairée qui d'ordinaire peuplait les rues à cette heure-ci de la journée. Il ne voyait que les vélos abandonnés çà et là sur le côté; une roue tournait encore lentement sur elle-même.

Là, il avait eu peur. Sentir sa communauté plongée dans le silence et l'expectative lui retournait l'estomac. Il avait tremblé.

Mais ce n'était rien. Quelques minutes plus tard, les haut-parleurs avaient recommencé à grésiller et la voix avait expliqué, sur un ton rassurant et moins pressant cette fois, qu'un pilote-en-formation avait mal lu ses instructions de vol et avait opéré un virage au mauvais moment. Le pilote avait ensuite désespérément essayé de faire demi-tour avant qu'on ne remarque son erreur.

« IL VA SANS DIRE QU'IL SERA ÉLARGI », avait dit la voix, suivie d'un silence. Il y avait quelque chose d'ironique dans l'intonation de ce dernier message, comme si l'annonceur trouvait cela amusant; et Jonas avait esquissé un sourire, bien qu'il sût de quoi il s'agissait. Pour un citoyen, être élargi par la communauté constituait une décision définitive, une punition terrible, un constat d'échec insurmontable.

Même les enfants étaient grondés s'ils utilisaient ce terme à la légère pour se moquer d'un camarade qui avait raté la balle ou qui s'était emmêlé les pinceaux en courant. Jonas l'avait fait une fois. Il avait crié à son meilleur ami: « Ça y est, Asher, tu es élargi! » un jour où une maladresse de ce dernier avait fait perdre un match à leur équipe. Jonas avait été pris à part par l'entraîneur pour un entretien court mais sérieux, avait baissé la tête de honte et d'embarras et s'était excusé auprès d'Asher à la fin du jeu.

Maintenant, repensant au sentiment de peur tandis qu'il pédalait sur le chemin qui longeait la rivière pour rentrer chez lui, il revoyait cet instant où la frayeur, palpable, lui avait fait comme un trou dans l'estomac quand l'avion avait strié le ciel au-dessus de sa tête. Ce n'était pas ce qu'il ressentait à présent à l'approche du mois de décembre. Il se mit en quête du mot exact pour décrire ce qu'il

ressentait.

Jonas faisait attention aux mots qu'il utilisait. Pas comme son ami Asher, qui parlait trop vite et embrouillait tout, mélangeant les mots et les expressions jusqu'à ce qu'elles deviennent à peine reconnaissables et souvent très drôles.

Jonas sourit en se rappelant le jour où Asher était arrivé en classe hors d'haleine, en retard comme d'habitude, au beau milieu du chant du matin. Quand la classe s'assit à la fin de l'hymne patriotique, Asher resta debout pour présenter ses excuses publiques comme il était de rigueur.

- Je demande pardon à ma communauté d'études de l'avoir dérangée.

Asher débita à toute vitesse l'expression consacrée, cherchant toujours à reprendre son souffle. L'instructeur et toute la classe attendaient patiemment qu'il fournisse une explication. Les élèves souriaient déjà car ils avaient entendu ses explications si souvent !

- Je suis parti de chez moi à l'heure correcte, mais en passant près du vivier j'ai vu une équipe qui séparait les saumons. Je pense que je me suis laissé abstraire. Je demande pardon à mes camarades de classe, conclut Asher.

Il lissa sa tunique froissée et s'assit.

- Nous acceptons tes excuses, Asher.

La classe récita d'une seule voix la réponse consacrée. Plusieurs élèves se mordaient les lèvres pour ne pas rire.

-J'accepte tes excuses, Asher, dit l'instructeur.

Il souriait.

- Et je te remercie car une fois de plus tu nous fournis l'occasion de faire un petit point de vocabulaire. « Abstraire » est un mot trop fort pour décrire la contemplation des saumons.

Il se retourna et écrivit « abstraire » sur le tableau d'instruction. A côté il écrivit « distraire ».

Jonas, qui était presque arrivé chez lui, sourit en repensant à la scène. Réfléchissant toujours, tandis qu'il garait sa bicyclette à l'emplacement qui lui était réservé près de la porte d'entrée, il décida que « peur » n'était vraiment pas le bon mot pour décrire ce qu'il

ressentait maintenant que décembre était presque là. C'était un mot trop fort.

Il avait attendu longtemps ce mois de décembre exceptionnel. Maintenant qu'il était tout proche, il n'avait pas peur, mais...il avait hâte. Voilà, il avait hâte que cela arrive. Et il était excité, bien sûr. Tous les onze-ans étaient excités à la perspective de cet événement qui arrivait à grands pas.

(3)

JEUNESSE : 0 A 6 ANS
Au COMMENCEMENT

Au commencement il y en avait trente-six, trente-six gouttelettes de vie si minuscules qu'Eduardo ne pouvait les voir qu'au microscope. Il les examina avec anxiété dans la pièce obscurcie.

De l'eau bouillonnait dans les tubes qui serpentaient le long des murs chauds, humides. De l'air était pulsé dans les chambres de développement. Une sourde lueur rougeâtre éclairait les visages des laborantins, qui observaient chacun sa rangée de petits récipients en verre contenant une gouttelette de vie.

Eduardo disposa les siens l'un après l'autre sous la lentille du microscope. Les cellules étaient parfaites - du moins en apparence. Chacune était pourvue de tout ce que nécessitait sa croissance. Cet univers infiniment petit recelait tellement de données! Même Eduardo, qui connaissait parfaitement le processus, était impressionné. Étaient déjà inscrites là la future couleur des cheveux du sujet, sa taille adulte, et même sa préférence pour les épinards ou les brocolis. Peut-être aussi aurait-il une vague attirance pour la musique ou les mots croisés. Tout cela déjà contenu dans la gouttelette.

Enfin, les membranes extérieures tremblotèrent, une cloison médiane apparut et les cellules se divisèrent en deux. Eduardo soupira. Tout allait bien se passer. Il regarda croître les échantillons, puis les disposa avec soin dans l'incubateur.

Mais non, tout ne se passa pas bien. Fut-ce un défaut dans l'alimentation, la température, la lumière, Eduardo n'en sut rien. Très rapidement, plus de la moitié moururent. N'en restaient à présent plus que quinze, et Eduardo sentit comme un grand froid dans le ventre. S'il échouait, il serait expédié aux Domaines, et qu'advierait-il alors d'Anna et des enfants, et de son vieux père?

- C'est normal, dit Lisa, si proche qu'Eduardo sursauta.

Elle comptait parmi les techniciens les plus expérimentés. Elle avait travaillé durant tant d'années dans l'obscurité que son visage était

devenu d'un blanc crayeux et qu'on lui voyait les veines sous la peau.

- Comment cela, normal? demanda Eduardo.

- Les cellules ont été congelées il y a plus de cent ans. Elles ne peuvent pas être aussi vigoureuses que des échantillons prélevés hier.

- Si longtemps que ça, s'émerveilla Eduardo.

- Mais certaines doivent se développer, fit sévèrement Lisa.

Aussi Eduardo recommença-t-il à s'inquiéter. Pendant un mois, tout alla bien. Vint le jour où il implanta les minuscules embryons dans les vaches porteuses. Celles-ci étaient alignées en rang, en attente patiente. Elles étaient alimentées par des tubes, et leurs corps soumis à l'exercice par des bras métalliques géants qui leur saisissaient les pattes pour les manœuvrer comme si les bêtes cheminaient dans un champ sans fin. De temps en temps, l'une remuait les mâchoires dans une tentative de rumination.

Rêvaient-elles de pissenlits? se demanda Eduardo. Sentaient-elles quelque vent fantôme ployer des graminées contre leurs jarrets? Grâce à des implants crâniens, leur cerveau ne recelait qu'une félicité paisible. Mais se rendaient-elles compte que des enfants se développaient dans leur utérus?

Peut-être détestaient-elles le traitement qui leur était infligé; toujours est-il qu'elles rejetèrent bel et bien les embryons. L'un après l'autre, alors qu'ils n'avaient encore que la taille de petits poissons de friture, ceux-ci moururent.

Jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un.

Eduardo dormait mal la nuit. Il criait dans son sommeil, et Anna lui demandait ce qui n'allait pas. Il ne pouvait lui dire que, si ce dernier embryon mourait, il perdrait sa place. Il serait envoyé aux Domaines. Alors elle, Anna, et leurs enfants, et le vieux père, seraient jetés sur les routes brûlantes et poussiéreuses. Or cet unique embryon grandit jusqu'à devenir un être doté de bras, de jambes et d'une douce figure rêveuse.

Eduardo l'observait grâce aux échographies.

- Tu tiens ma vie entre tes mains, lui disait-il.

Comme s'il pouvait entendre, le fœtus incurvait son tout petit corps

dans la matrice jusqu'à se tourner vers l'homme. Eduardo éprouvait alors un élan de tendresse irraisonné.

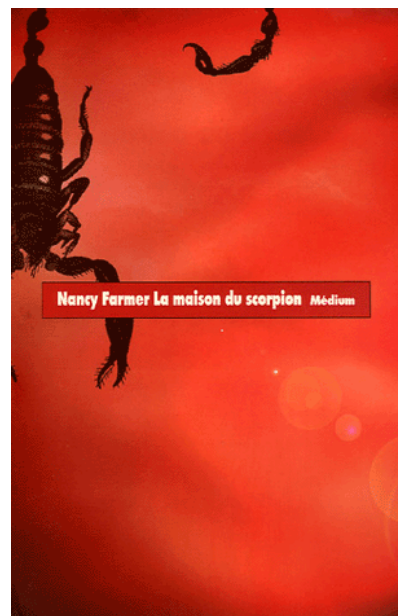
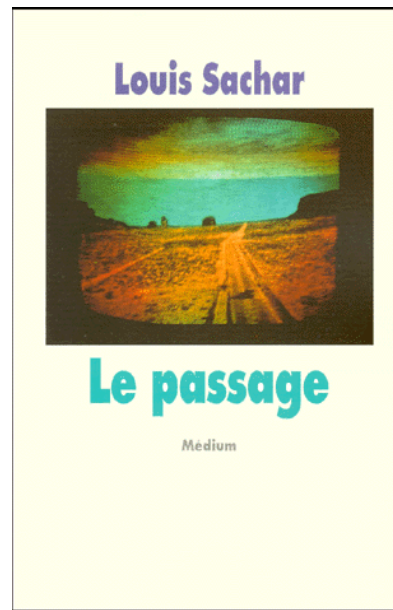
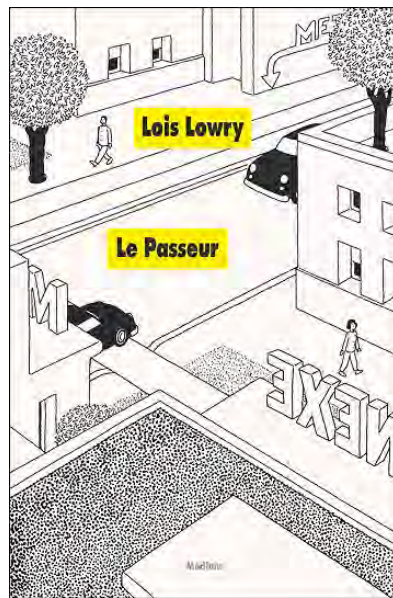
Le jour venu, il reçut le nouveau-né dans ses bras comme s'il s'agissait de son propre enfant. Ses yeux se voilèrent lorsqu'il le coucha dans un berceau et se saisit de la seringue qui priverait le petit être de son intelligence.

- Ne le pique pas, celui-là, intervint Lisa en arrêtant vivement son geste. C'est un Matteo Alacran. On les garde toujours intacts.

T'ai-je rendu service ? songea Eduardo en regardant le bébé tourner la tête vers les infirmières, qui s'empressaient dans leurs uniformes blancs empesés. *M'en seras-tu reconnaissant plus tard ?*

Activité 2

Voici des couvertures de romans de science-fiction. Essaie de retrouver les couvertures des romans dont tu as lu un extrait. Lorsque c'est possible, tu justifieras tes choix par au moins un élément. Attention, il y a une couverture de trop !



Activité 3

Voici maintenant les quatrièmes de couverture de ces trois romans. Essaie de les apparier (extrait-première de couverture et quatrième) en justifiant tes choix.

Le monde dans lequel vit Jonas est bien éloigné du nôtre : une société où la notion d'individu n'existe pas. Plus surprenant encore : ses membres ne ressentent rien. Ni amour ni haine viennent bousculer leur quotidien. Les gens ne meurent pas non plus. Ils sont "élargis". Dans quelques jours, Jonas aura douze ans. Au cours d'une grande cérémonie, il se verra attribuer comme tous les enfants de son âge, sa future fonction dans la communauté. Jonas ne sait pas encore qu'il est unique. Un destin extraordinaire l'attend. Un destin qui peut le détruire.

El Patron a cent quarante ans et il est l'homme le plus puissant du monde. Il règne sans partage, depuis son luxueux palais décoré de son emblème, le scorpion, sur Opium, ce nouveau pays créé au XXI^e siècle, entre le Mexique et les Etats-Unis, entièrement dédié à la culture du pavot et à l'enrichissement des trafiquants de drogue. Quand il mourra, il emportera dans sa tombe ses richesses mais aussi ses serviteurs, sa maisonnée, comme les pharaons et les anciens rois chaldéens. Mais, pour l'heure, El Patron n'a pas l'intention de mourir. Il veut vivre neuf vies, comme les chats et les démons. C'est à cela que servent les clones, des réservoirs d'organes jeunes et sains, des presque humains que l'on décérèbre à la naissance. El Patron est si orgueilleux qu'il a exigé que Mattéo, son clone, fasse exception à la règle et grandisse avec son cerveau. Le problème, c'est que, quand on a un cerveau, on s'en sert.

A quatorze ans, Will Parker aurait été Coiffé et serait devenu un homme. Il y aurait eu une grande fête au village, tout le monde se serait réjoui – et un Tripode serait venu...
Les grosses machines connues sous le nom de Tripodes gouvernent la Terre depuis des centaines d'années. La plupart des adultes en sont esclaves corps et âme. Soumis par la Résille d'argent qu'ils doivent porter sur la tête, ils se plient à la loi des Tripodes et les vénèrent. Mais Will, qui observe les gens autour de lui, à commencer par ses amis et sa famille, refuse cette fatalité. Décidé à échapper à son destin, il se lance dans une longue et dangereuse expédition pour rejoindre un groupe rebelle d'humains non Coiffés, cachés dans les grottes des Montagnes Blanches. Les péripéties de ce voyage forment la première partie de la Trilogie des Tripodes.

Activité 4

Travail de groupe : chaque groupe s'occupe d'un extrait et confronte ses réponses avec les autres groupes s'occupant du même extrait. Un rapporteur viendra exposer le résultat des recherches.

- ☞ Relisez attentivement l'extrait en surlignant en vert les éléments de description et dans une autre couleur les éléments « inconnus » (noms, lieux...). Répondez ensuite aux questions suivantes (lorsque c'est possible) :
- ☞ Quelle atmosphère se dégage de ce début de texte ? (agréable-inquiétante - angoissante - banale - amusante...). Comment est-elle suggérée ?
- ☞ Les personnages de l'histoire nous ressemblent-ils ?
- ☞ Quels sont les éléments qui plongent le lecteur dans un monde différent du nôtre ?
- ☞ Le monde décrit est-il très différent du nôtre ? Expliquez. Avez-vous des difficultés à l'imaginer ?
- ☞ Quelles hypothèses pourriez-vous émettre sur la suite de ce récit ?
- ☞ Quelles découvertes ou avancées technologiques pourraient amener à ce genre de société ?
- ☞ Quelle(s) dérive(s) de l'évolution de la société ce roman semble-t-il dénoncer ?
- ☞ Avez-vous envie de continuer ce début d'histoire ?